

LA CHAMBRE ROUGE

PROLOGUE

LES TACHES DE SANG

I

Il y a une trentaine d'années environ, il se passa à Montpellier un fait des plus singuliers, qui donna lieu tout d'abord à des commentaires passionnés et sur lequel, en dépit de toutes les investigations, on ne parvint que fort longtemps après à faire une lumière relative. Nous dirons plus loin dans quelles circonstances bizarres autant qu'inattendues.

A l'époque dont nous parlons s'élevait sur la place du Peyrou, à l'un des angles les plus rapprochés de la terrasse, un bel édifice à deux étages où, depuis cinq ans, MM. Giral, Dorse et Cie., avaient installé les bureaux de leur maison de banque. C'était une des institutions de crédit les plus estimées de la province. On y faisait de grandes entreprises. La confiance qu'elle inspirait tenait surtout au caractère particulièrement honorable du principal gérant, M. Giral, qui en était comme la cheville ouvrière. M. Giral était jeune. C'est à peine s'il avait vingt-huit ans ; mais la nature l'avait doué de qualités exceptionnelles : il était actif, infatigable, donnant tout son esprit, on peut dire tout son cœur, aux affaires, et c'est à force de travail opiniâtre, de volonté et d'énergie qu'il était parvenu à faire, de la maison qu'il dirigeait, la rivale des plus riches établissements de France. Tout récemment, il venait de se marier. Il avait épousé une jolie enfant de vingt ans au plus, élevée comme lui dans un milieu de bourgeoisie honnête et laborieuse et qui avait accepté avec bonheur de devenir la femme d'un homme autour duquel elle n'avait jamais entendu s'élever qu'un unanime concert de sympathies. Giral pouvait donc, à juste titre, se croire à l'abri de toute appréhension pour l'avenir, et jamais la pensée ne lui était venue que le malheur pût l'atteindre dans cette vie d'honneur et de travail où il s'était enfoncé.

La maison de banque avait un caissier qui s'appelait Pierre Gilbert. C'était un homme de trente ans, grand, élancé, d'une intelligence rare, d'une conduite irréprochable. Depuis qu'il occupait l'emploi de caissier, on n'avait relevé, dans ses habitudes, rien qui ne fût d'une correction parfaite. Tous les matins, il arrivait place du Peyrou à neuf heures sonnantes et il ne quittait son bureau qu'à six heures du soir, pour regagner la petite maison qu'il habitait seul, avec une vieille bonne du pays, dans un des faubourgs de la ville. Il était de nature douce et triste. Tous ceux qui l'approchaient avaient fini par s'intéresser à lui ; mais son attitude poliment réservée tenait les indiscrets à distance. A Montpellier, on n'aime guère cela. Toutefois, comme en entrant chez ses patrons, il avait déposé dans la caisse de la banque un cautionnement respectable de cent mille francs, on ne put longtemps lui refuser cette considération mêlée de respect, que la province accorde volontiers à tout homme qui possède.

Cinq années s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles Pierre Gilbert demeura à Montpellier, donnant l'exemple rare d'une assiduité et d'un zèle constants. A peine, durant ce laps de temps, eut-il l'occasion de s'absenter trois jours pour aller à Paris régler quelques affaires de famille. Il avait pris le train un samedi soir, après la fermeture des bureaux, et le mercredi suivant, à neuf heures, il venait reprendre sa place accoutumée. Il y avait déjà longtemps de cela.

On était au lundi 16 octobre 1855, une date de grosse échéance. La maison Giral et Cie devait ce jour-là payer une somme de près d'un million. Ce matin-là, quand M. Giral se leva, il était déjà tard, il

était près de dix heures. Il sauta à bas de son lit et sonna son valet de chambre qui accourut.

— Jean, lui dit-il vivement, il est tard ; pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé plus tôt ?

— Monsieur dormait si bien que je n'ai pas osé, répondit le valet.

— Vous avez eu tort. Voyons, hâtez-vous. A-t-on apporté le courrier ?

— Oui, monsieur. Le voici.

— C'est bien, laissez-moi. Je vais m'habiller.

En dépit de cet ordre, le valet n'avait pas bougé. M. Giral le regarda avec étonnement.

— N'avez-vous pas entendu ? reprit-il.

— Que monsieur m'excuse, balbutia Jean. C'est que, je vais vous dire, ce matin, il s'est passé quelque chose...

— Quelque chose ? Quoi ? Parlez !

— M. Gilbert...

— Après ?

— Eh bien ! Dix heures viennent de sonner, et il n'est pas encore arrivé.

— Est-ce possible. Il faut qu'il soit malade.

— C'est ce qu'on a pensé.

— A-t-on envoyé chez lui ?

— M. Dumesnil, le chef de la comptabilité, est parti il y a un quart d'heure.

— Et il n'est pas de retour ?

— On l'attend.

— C'est bien. Qu'on prévienne M. Dorse. Je descends. Allez !

M. Giral acheva de s'habiller. Il était plus agité qu'inquiet. On pouvait craindre quelque accident ; nul n'eût osé songer à un malheur. Cinq minutes plus tard, M. Giral arrivait dans les bureaux. Il y régnait un trouble bien naturel ; cependant on hésitait encore devant des commentaires qui eussent été prématurés. La présence de M. Giral ramena un peu de calme dans les esprits, mais ce ne fut pas pour longtemps. M. Dumesnil arrivait et, dès qu'il l'aperçut, M. Giral courut à sa rencontre.

— Gilbert ? interrogea-t-il d'un ton nerveux.

— Il n'est pas chez lui ! répondit le chef de la comptabilité.

— Où est-il ?

— On l'ignore.

— Mais sa bonne ? vous l'avez vue.

Toutes les oreilles se dressèrent ; tous les yeux s'attachèrent ardens sur M. Dumesnil.

— Vous ne répondez pas ?

M. Dumesnil se pencha à son oreille.

— C'est que peut-être, dit-il, il n'est pas bon que tout le monde entende ce que j'ai à vous dire.

M. Giral entraîna le commis dans son cabinet dont il ferma la porte derrière lui. Et dès qu'ils furent seuls :

— Voyons, reprit-il d'un ton impérieux et bref. C'est assez de réticences ; expliquez-vous. Vous avez vu la bonne de Gilbert ? Que vous a-t-elle dit ?

M. Dumesnil remua lentement la tête.

— Ce que j'ai appris, dit-il, n'a pas été facile à arracher à la pauvre vieille. Il est évident qu'on lui a fait la leçon et qu'elle la répète tant bien que mal.

— Enfin ?

— Enfin Pierre Gilbert a quitté Montpellier depuis samedi.

— Où est-il allé ?

— On n'en sait rien.

— Doit-il revenir bientôt ?

— Il ne reviendra pas.

— Au moins a-t-il laissé soupçonner les motifs de ce mystérieux départ ?

— La vieille ne les connaît pas.

— A quelle heure est-il parti ?

— Avant-hier soir, vers onze heures.

— Et il n'a rien laissé ? pas une lettre, pas un mot ?

A cette dernière question, M. Dumesnil se redressa, comme effrayé.

— Attendez. Je me rappelle, balbutia-t-il en fouillant sa poche. Je suis si bouleversé ! J'allais oublier. Une lettre ? Oui, il a laissé ceci à votre adresse.

Et il tendit une enveloppe volumineuse, scellée de cinq larges cachets et adressée à M. Giral. Ce dernier s'empres-

de l'ouvrir et se mit à en parcourir le contenu d'un œil rapide. Et, quand il eut fini, la pâleur avait envahi ses traits, pendant qu'une sueur glacée perlait à ses tempes. Une étrange lettre à coup sûr ! Voici ce qu'elle contenait :

« Monsieur,

« Au moment où des circonstances impérieuses m'obligent à quitter l'emploi que j'occupais dans votre maison, je me croirais ingrat si je ne vous remerciais du plus profond de mon cœur des bontés que vous avez eues pour moi. J'ai d'ailleurs à m'excuser d'un acte dont je me rends coupable au moment de m'éloigner. Voici ce dont il s'agit.

« Vous savez, monsieur, que pour obtenir l'emploi de caissier j'ai dû déposer entre vos mains un cautionnement de cent mille francs. Cette somme, que vous m'auriez rendue si je vous l'avais demandée, je suis contraint de la reprendre sans attendre votre assentiment, et vous trouverez sous ce pli toutes les pièces et décharges qui dégageront votre responsabilité, s'il pouvait s'élever plus tard quelques réclamations à ce sujet. Je vais donc partir, et le seul regret que j'emporte à cette heure, c'est de n'avoir pu vous confier les raisons qui ont provoqué et précipité mon départ. Mais il y a là un secret qui ne m'appartient pas. Il s'agit de l'honneur d'une femme, et, dût mon propre honneur être mis en cause, j'accomplirai jusqu'au bout ce que je regarde comme le plus sacré des devoirs.

« Adieu donc, monsieur ; et merci, encore une fois, pour le passé. Quant à l'avenir, il est entre les mains de Dieu et je m'abandonne à lui.

« PIERRE GILBERT.

« P. S. — Vous trouverez ma comptabilité en ordre, et il suffira d'un examen sommaire pour constater qu'il ne manque à la caisse aucune des valeurs qui doivent s'y trouver. »

M. Giral reçut de cette lecture des impressions bien diverses. Le caissier, que depuis cinq années il avait associé à ses travaux, se révélait tout à coup sous un aspect inattendu. Ce départ précipité qui ressemblait à une fuite, cette somme de cent mille francs dont il se remboursait de ses propres mains et sans attendre que sa gestion eût été vérifiée, tout cela renversait l'idée que Giral s'était faite sur Pierre Gilbert. Mais l'hésitation n'était pas permise en pareille occurrence ; il fallait aviser au plus pressé. Le premier devoir du gérant était de procéder à un examen immédiat de la caisse, et c'est ce qui fut fait immédiatement.

Jusqu'à-là, cependant, aucun soupçon n'était entré dans l'esprit de M. Giral ; l'incident était bizarre, non inquiétant ; si la conduite du comptable était répréhensible, rien ne donnait lieu de supposer qu'elle fût coupable, et c'est sans appréhension sérieuse qu'il atteignit le seuil de la caisse. Mais arrivé là, le gérant se sentit pris d'un premier frisson. La porte du bureau était entr'ouverte au lieu d'être fermée à clef comme d'ordinaire, et un coup d'œil suffit pour reconnaître qu'elle avait été forcée ! Un sombre pli creusa le front de M. Giral.

— Voyez ! voyez ! dit-il, la gorge serrée.

D'un geste, il indiqua la serrure brisée et, sans attendre davantage, il poussa la porte avec violence et pénétra dans le bureau. M. Dorse, son associé, venait d'arriver et l'avait suivi. L'un et l'autre mus par une même pensée, agités des mêmes pressentiments sinistres, se précipitèrent vers la caisse, et un cri de stupeur et d'épouvante jaillit alors de leurs lèvres.

La caisse, forcée comme la porte, était restée ouverte ; un désordre inouï y régnait, et, chose étrange, sur quelques-unes des valeurs qui gisaient éparpillées de tous côtés, on remarquait plusieurs taches de sang. Le voleur avait dû se blesser en brisant la serrure du coffre-fort, et il était évident qu'une main criminelle avait passé par là. En dépit de ces apparences, M. Giral ne pouvait croire encore à la culpabilité de Pierre Gilbert. M. Dorse, aidé du chef de la comptabilité, s'était

déjà mis à l'œuvre. En moins d'un quart d'heure, toutes les valeurs furent comptées par ces deux hommes spéciaux ; les bordereaux dressés par le caissier furent pointés avec soin et quand le résultat de ce travail fut mis sous les yeux de M. Giral, on reconnut qu'il manquait à la caisse une somme énorme de un million.

Un million ! Il y avait loin de là aux cent mille francs que Pierre Gilbert annonçait hypocritement avoir emportés ! Le doute ne fut plus possible. Les préventions les plus redoutables s'élevaient pour accuser le caissier en fuite. Les chefs de la maison de banque ne pouvaient, sans assumer une lourde responsabilité, retarder d'une minute les poursuites qui s'imposaient. M. Giral ne manqua pas à ce devoir et, une heure après, il était au parquet. La nouvelle y était déjà parvenue. Il n'eut qu'à exposer succinctement les faits, et immédiatement l'instruction commença. On télégraphia dans toutes les directions ; à Cette, à Marseille, à la frontière d'Italie, partout enfin où Pierre Gilbert avait pu se diriger. On se rendit au domicile de Gilbert et le juge interrogea la vieille bonne.

— Quel jour, votre maître est-il parti ?

— Samedi soir.

— Vous a-t-il dit quelque chose avant son départ ?

— Rien, non, monsieur le président, répondit-elle.

— Votre maître était bon pour vous ?

— Oh ! bon comme le bon Dieu ! Jamais un mot plus haut que l'autre ; et si doux, si facile à servir !

— Pendant les cinq années que vous l'avez servi, n'avez-vous rien remarqué d'extraordinaire dans sa manière de vivre ?

— Rien, monsieur.

— Avait-il des amis ?

— Je n'ai jamais vu personne.

— Au moins, recevait-il des lettres ?

— Une seule, toutes les semaines, le lundi ; et toujours la même écriture.

— Une écriture de femme ?

— Je le crois.

— Je m'en doutais, murmura le magistrat ; il doit y avoir une femme dans l'affaire. Enfin nous ferons la lumière sur ces obscurités.

Il est à peine besoin d'insister sur le bruit qui se fit autour de cette affaire. Le vol était considérable ; un mystère impénétrable planait sur le criminel, et la seule chose sur laquelle il ne pouvait subsister l'ombre d'un doute, c'était le fait même du délit. Cependant l'instruction continuait. Quelque direction que Pierre Gilbert eût prise, il restait manifestement acquis que c'était lui le vrai coupable. L'accusation se fût égarée à en rechercher un autre, et toutes les investigations s'étaient concentrées sur cette piste. En moins d'un mois, le dossier se trouva donc complet autant qu'il pouvait l'être, et l'affaire fut définitivement inscrite, pour passer à la première session des assises.

On ne pouvait que louer le zèle que la justice avait déployé en cette circonstance, et M. Giral, le principal intéressé, s'était lui-même employé activement pour aider à atteindre le misérable. Tout à coup, néanmoins, une transformation étrange s'opéra chez le malheureux banquier. On eût dit qu'il avait épuisé ce qui lui restait d'énergie dans les derniers efforts qu'il venait de faire : on le vit devenir taciturne, se désintéresser, pour ainsi dire, des poursuites commencées, et sur son front se répandit un voile sombre qu'aucun rayon ne devait plus venir éclairer.

Que s'était-il passé ? Un incident mystérieux, bizarre, invraisemblable, dont il ne fit la confidence à personne, mais que nous ne pouvons nous dispenser de raconter au lecteur.

II

Nous avons dit en commençant que la maison Giral et Cie s'élevait place du Peyrou, à l'un des angles les plus rapprochés de la Terrasse. C'était un grand et bel édifice dont la façade donnait sur la place et les derrières sur une vaste cour